

Carl Rogers, présent pour nous et notre époque.

par A. de Peretti (avec l'aide de Jean Boniface)

Il y a dix ans que Carl Rogers est mort, dix ans pendant lesquels il s'est passé beaucoup de choses, dix ans pendant lesquels son influence n'a cessé de s'étendre, sinon d'être entendue. C'est une occasion de faire le point.

Je rappellerai d'abord que, si Rogers a influencé le développement des recherches pédagogiques, il a été au départ un innovateur en psychologie et spécialement dans les approches et les relations thérapeutiques. Et cela, tant au niveau intrapersonnel, par des études théoriques et des expériences pratiques, qu'au niveau institutionnel, par des interventions originales et sensibles.

Doté d'une personnalité difficilement définissable, il est intervenu dans des domaines très variés de deux façons: inspirant directement ceux qui sont très proches du centre de ses réflexions et de ses recherches ou, au contraire, plus subtilement, plus largement, exerçant sur des milieux professionnels multiples une influence en quelque sorte souterraine, et que l'on a vu émerger peu à peu, tant aux Etats-Unis, d'où elle est partie, qu'en Europe et particulièrement en France.

Il est notoire que, de son vivant et dès le début de son activité, Rogers était, sur de nombreux points, en avance sur son propre temps et beaucoup plus proche du nôtre, pourtant si différent! De telle sorte que bon nombre de ses idées, de ses théorisations, de ses pratiques qui paraissaient provocatrices et déroutantes au moment où il les a émises sont aujourd'hui couramment admises.

Déjà, aux Etats-Unis en 1982, quand on proposait, au cours d'une recherche, une liste de personnalités à un large échantillon représentatif de thérapeutes, en leur demandant lesquelles avaient une influence prépondérante, le nom de Rogers venait largement en tête, avant même celui de Freud.

Si l'on s'en tient à la France, je suis personnellement frappé de ce que la loi d'orientation de l'Education Nationale en 1989 est une loi qui, dans son article premier, déclare que l'élève, l'étudiant, sont réellement placés au centre des préoccupations de toute institution éducative, aussi bien scolaire que parentale. Il est bien spécifié que l'institution scolaire doit être centrée sur l'élève; chacun devant aider chacun à trouver sa voie et à construire son projet d'apprentissage professionnel, mais aussi de vie. C'est réellement une sorte de révolution copernicienne, selon une expression du ministre de l'Education Nationale de l'époque au Sénat.

Cette nouvelle orientation signifie que l'école doit être centrée sur la personne de l'élève, c'est le nom même de la méthode de Rogers: "Person-Centered Approach". Qu'à un moment donné, on ait replacé l'élève au centre du projet éducatif est tout à fait significatif, alors qu'auparavant on visait avant tout l'intérêt social, comme on le voit au 19ème siècle et chez Jules Ferry même, qui mettait en avant l'intérêt de l'Etat républicain, de l'économie ou des adultes.

D'où la transformation du rôle de l'enseignant dans le sens qu'avait indiqué Rogers. Même ceux qui étaient le plus réticents à son égard et qui l'avaient critiqué véhémentement et injustement sont amenés à reconnaître le bien-fondé de cette "inversion", c'est le cas de Georges Snyders, qui, quelles que soient les critiques qu'il avait faites d'un point de vue principalement marxiste, reconnaît l'apport irrécusable du grand pédagogue.

Ainsi a-t-il écrit, après un réquisitoire négatif de 46 pages dans son livre

"Où vont les pédagogies non directives?" : "En attendant, Rogers nous amène à nous poser des questions essentielles: à quelles conditions une coopération pédagogique est-elle possible entre deux personnalités ou, plus réellement, entre la personnalité du maître et celle du groupe-classe sans que l'une écrase l'autre, à quelles conditions un maître peut-il juger, évaluer, et, en même temps, comprendre ce qui se passe dans l'expérience de l'élève, la ressentir empathiquement. dévoile les risques inhérents aux rapports pédagogiques et incite par là l'enseignant à une vigilance constante." C'est un très bel éloge et d'ailleurs, comme je le faisais remarquer à mon ami Snyders, ses virulentes critiques allaient plutôt aux émules excessifs de Rogers qu'à Rogers lui-même.

Il a tout de même ré-insisté sur le fait que la réalité de l'enseignement n'est pas seulement un phénomène de transmission neutre, passive, de savoirs stockés d'une façon ou d'une autre, mais elle est une relation importante dans laquelle va s'opérer un modelage réciproque de l'enseignant et de l'élève, permettant à ce dernier de pouvoir construire son propre savoir et sa personnalité.

On peut donc dire qu'une influence large, diffuse, continue, de Rogers est indéniable et cela dans une époque où les grands systèmes idéologiques qui ont dominé le vingtième siècle et une partie du dix-neuvième et qui étaient des systèmes totalisants, sinon totalitaires, ont craqué et précisément peu de temps avant que Rogers ne disparaisse. On a vu s'effondrer à la fois l'idéologie marxiste léniniste-stalienne, les doctrines structuralistes dans leurs formes extrêmes; de même, les théories libérales excessives ont été bousculées. Bref, tous les grands systèmes, y compris un certain freudisme sectaire, qui étouffaient et enchaînaient l'individu, ont dû s'effacer pour laisser celui-ci reprendre quelque liberté responsable.

Nous avons vu les ravages produits par ces effets de massification à travers le monde: guerres coloniales attardées, luttes au niveau des classes ou des races, qu'elles soient fascistes, nazies ou stalinienne; nous avons vécu tous ces drames. Il a fallu attendre longtemps et jusqu'à la fin de ce siècle pour que ré-émerge l'individu, l'"acteur" ou l'"auteur" selon certains de nos amis sociologues ou psychosociologues. Les américains ont créé le terme "Unpowerment" reprise du pouvoir personnel, pour signifier un phénomène vécu dans le monde de l'entreprise ou de l'université et formidablement accéléré par les innovations technologiques.

Car les énormes systèmes informatiques du début qui n'étaient accessibles qu'à de grosses sociétés ont fait place à des systèmes miniaturisés accessibles à presque tout le monde. Ce qui a un impact considérable: les communications multipliées d'une façon exponentielle sont interactives, nous avons la possibilité d'entrer en contact partout dans le monde avec une possibilité de réciprocité, exactement comme dans l'écoute rogérienne. Il s'ensuit que les gens ne pourront user de ces réseaux à la place qui leur convient et en profiter que s'ils ont une personnalité suffisamment consistante, ce qui nous renvoie à la pensée personnaliste de Rogers. La multiplicité des connaissances, des changements incessants et accélérés (et l'enrichissement des systèmes sociaux "temporaires" (Warren Bennis) obligeront les nouvelles générations à une grande maîtrise pour "naviguer dans l'océan des savoirs"(Thierry Gaudin).

D'où la nécessité d'une pédagogie qui donne à chaque jeune une image positive de lui-même. Positivité qu'il ne doit pas vivre narcissiquement enfermé en lui-même, mais comme une richesse à communiquer, à partager avec les autres. L'idée-base de Rogers, c'est la relation, non seulement d'idée à idée, mais de coeur à coeur, d'existence à existence. Une relation, selon la belle expression de Martin Buber, "de confirmation réciproque".

On s'aperçoit du chemin parcouru: l'individu ne peut plus être conçu selon une norme isolationniste, égotiste, qui a été typique du 19ème siècle et d'une grande partie du 20ème siècle; ni comme un individu conçu comme en seule compétition avec les autres; mais il doit être coopératif tout en étant en émulation, s'entraînant avec les autres à se dépasser, sans écraser quiconque. On sent que "le vieux modèle" toujours vigoureux va devenir inapplicable, dépassé, dans un monde en vertigineuse mutation. Un monde dans lequel il sera de plus en plus difficile aux tenants des diverses disciplines et sciences de ne pas travailler avec les autres, tant il est urgent de multiplier les passerelles et de décloisonner les frontières ou fermetures.

Rogers a toujours été hostile à ce qui pouvait ressembler à une institution, quelle qu'elle soit, renfermée sur elle-même et c'est une des raisons pour laquelle il a été reçu en France avec une certaine réticence. On n'appréciait pas ses critiques à l'égard de la psychanalyse, non pas en tant que telle, mais dans certaines de ses tendances à une orthodoxie farouche et à des querelles internes incessantes. Il était en état d'alerte permanente pour éviter les cloisonnements, tout à fait en symbiose avec ce que les scientifiques au plus haut niveau pratiquaient de leur côté depuis quelque temps. Rogers a toujours combattu les mandarinats, les langues de bois, les "pensées uniques" et ce que j'ai appelé le "mythe identitaire", qui créent des fossés entre des élites et des gens qui sont dépréciés et exclus. L'essor des réseaux est l'un des signes que ce système ne maintiendra pas longtemps sa dominance exclusive.

Rogers a longtemps refusé le mot "rogérien", n'envisageant pas qu'il puisse y avoir une école rogérienne. Mais on ne peut s'empêcher de constater qu'il y a maintenant partout des initiatives qui se

réfèrent à l'approche centrée sur la personne. Il y a notamment un Institut international à Lugano qui, pour toute l'Europe, forme des thérapeutes dans cette optique; il y a des organismes analogues dans les pays de l'Est, en Allemagne, en Grande Bretagne (et la plupart des pays européens) mais aussi au Japon, au Brésil, etc... Faut-il en conclure qu'il y a une manière orthodoxe de pratiquer l'approche centrée-sur-la-personne ? J'ai participé aussitôt après sa mort à une réunion de ses principaux collègues et amis à San Diego où l'on a bien dit, et moi-même personnellement, qu'il n'y avait pas d'école rogérianne figée. Il a facilité certaines choses, certes, au niveau thérapeutique, mais sans systématisation radicale. Sa fille Nathalie elle-même avec sa petite-fille Frances a créé un Institut d'expressive thérapie centrée-sur-la-personne dans lequel elle ne cherche pas à "singer" les méthodes de son père et utilise des techniques pour faciliter l'expression, dont il ne s'était pas servi, comme la danse, et donc affirme une réelle originalité. Ce qui plaisait beaucoup à son père. Ceci ne veut pas dire qu'il faudrait couvrir de son nom des pratiques dépourvues de sérieux et de recherches.

Max Pagès montre bien dans ses ouvrages, y compris l'un des derniers, "Thérapie et complexité", qu'il y a plusieurs entrées possibles au plan thérapeutique : il faut s'intéresser par exemple au contexte social et familial ou aux blocages émotionnels, avant même d'entreprendre quoi que ce soit, et il critique l'aspect unilatéral de la psychanalyse qui voudrait s'imposer comme la seule technique possible.

Dans le développement de la personnalité, on voit aujourd'hui dans les processus de la formation, comme dans ceux de la thérapie, ou de la recherche, se répandre les techniques de l'autobiographie des personnes, on les appelle des Histoires de vie, et cela à tous les niveaux, y compris pour des gens en difficulté. Le dernier livre de Max Pagès est d'ailleurs une autobiographie, "Le travail d'exister, roman épistémologique". Ce qui est typiquement rogérien.

On peut dire en effet que Rogers a d'une certaine manière construit ses méthodes et ses théories dans le cadre et en fonction de sa propre histoire de vie. A un moment difficile à vivre, où il était très déprimé, il a été aidé par un de ses assistants, et il a dit plus tard qu'il s'était aperçu, alors, qu'il avait créé la thérapie de nature à l'aider quand il en aurait besoin. Il a revécu la même chose dans les années où sa femme était malade, puis au moment de sa mort en 1979, recevant durant toutes ces années difficiles l'aide d'un collègue qui lui a permis de continuer sa vie et de poursuivre son oeuvre.

Rogers a beaucoup parlé de lui-même dans ses écrits, et il a précisément fait une autobiographie. Il se présentait d'ailleurs toujours de façon personnelle dans ses cours ou conférences ou travaux collectifs, pour éviter de se cacher derrière des savoirs, rompant par le fait même avec les habitudes mandarinales qui régnaient et règnent trop souvent encore.

J'ajouterai qu'en plus des Histoires de vie on voit de plus en plus proliférer des Histoires de famille, dans le cadre des thérapies familiales. Les théories systémiques expliquent de tels comportements: on ne peut plus aujourd'hui soigner un enfant sans connaître toutes les interactions dans sa famille et son environnement. Chacun de nous est au centre d'une nébuleuse d'interactions, d'un labyrinthe et ne peut plus être défini par un seul aspect rationalisé. Pour caractériser cette nouvelle approche on dit maintenant qu'il faut partout éviter le "monothéisme" et pratiquer le "polythéisme". Je dirai la même chose sous une autre forme, en me référant à Leibniz disant que le meilleur des mondes serait celui dans lequel régnerait "la plus grande variété". C'est un des messages forts que nous laisse Rogers: respecter l'être en l'accompagnant dans la complexité de ses variations et de ses différences.

C'est ce qu'il pratiquait, non seulement dans la relation thérapeutique individuelle ou dans de petits groupes, mais aussi dans de grands groupes de plusieurs centaines de personnes conçus au départ comme des magmas indifférenciés, chaotiques, à partir desquels se dessinerait une organisation spontanée de structures, selon les schémas décrits par Prigogine dans "La théorie du chaos", avec un renouvellement dû à la destruction des structures initiales. On discerne une évolution semblable dans la faveur que recueille, plus ou moins aujourd'hui, la flexibilité dans l'organisation des entreprises, même si elle peut entraîner certains effets pervers.

Dans ces larges réunions, qui forment des sortes de grands ateliers thérapeutiques, Rogers n'intervenait que discrètement et pas trop tôt. Mais ce n'est pas une attitude de laisser-faire, il écoute et il accompagne et il peut à un moment donné intervenir fortement pour protester, mais il ne le fait qu'à

bon escient, c'est de la patience accompagnatrice, presque rusée. Rogers est un psychologue paysan, il sait attendre avant d'agir.

Il sait aussi toujours aller de la théorie à la pratique et inversement, l'une se fécondant par l'autre. Même en travaillant sur des phénomènes collectifs, le scientifique Rogers dispose de moyens de repérage et se réfère constamment à des recherches rigoureuses qu'il avait entreprises. Il était exigeant. Mais ses travaux de recherche n'ont pas été traduits chez nous, ni non plus son livre La thérapie centrée sur le client et d'autres. On n'a traduit que les livres qui pouvaient apparaître plus philosophiques. Certes, on a bien traduit Liberté pour apprendre ?, mais pas le dernier ouvrage sur ce thème qui est de 1983 et comporte des recherches supplémentaires. Il appelait sans cesse ses collègues à se soumettre à ce contrôle scientifique, qu'il pratiquait, et que refusaient et refusent obstinément encore certains freudiens.

J'insiste sur le fait qu'il rejetait toute prétention à détenir la vérité comme il rejetait toutes les formes d'absolutisme, de totalitarisme, sous toutes leurs modalités d'orthodoxie rigide, dont beaucoup sont maintenant révolues. Les religions en sont venues elles-mêmes à dialoguer entre elles. Quand au sein des organisations closes, des personnes parviennent à échanger entre elles par-dessus les barrières, il peut se produire un effet de propagation que Rogers avait souligné à propos de Soljenitsyne dont l'impact a été formidable. Il n'en a pas vu les suites, pas plus que la destruction du Mur de Berlin. Il n'a pas vu Mandela sortir de prison peu de temps après une importante mission qu'il avait effectuée en Afrique du Sud. Il n'a pas vu la poignée de mains entre Shimon Pérès et Arafat Il n'a pas vu tout cela, mais il l'a pressenti, comme on le lit dans son livre "On personal power" où il montrait que des personnes convaincues peuvent ébranler tous les systèmes, c'est ce qu'il appelait la "quiet revolution", la révolution tranquille, intériorisée, qui fut bien celle des Oeillets au Portugal, celle de Velours à Prague, et d'autres qui, en dépit de "bavures", n'ont pas été violentes à l'Est.

C'est une des caractéristiques de notre époque que des bouleversements pourraient se produire sans trop de casse par la vertu d'hommes de dialogue courageux et décidés. En ce point, la dimension politique de Rogers n'est pas négligeable. Il a oeuvré pour la paix au Nicaragua et il est mort en février 87, le jour même où parvenait au Personal Centered Approach une lettre l'informant qu'il était proposé pour le Prix Nobel de la Paix pour l'année 87. Il préparait alors un voyage en Afrique du Sud avec son amie Ruth Sanford et ils sont sortis le soir pour en fêter les prémices. C'est dans la nuit, en se relevant, qu'il s'est fracturé le col du fémur; il n'a pas supporté l'opération, il avait 85 ans.

Son exemple mérite d'être retenu à une époque aussi confuse que la nôtre, une époque bien analysée, entre autres, par Maffesoli qui la décrit comme animée par une socialité à caractère empathique et non plus par une socialité à caractère social. C'est bien dans le droit fil de la pensée de Carl Rogers, notre ami.